L'EXPLOSION

DE LA

POUDRIÈRE DE TOULOUSE,

POËME

PAR M. P. P. *****

Dédie à M. F. Saurine,

Un vieil accord unit le Peintre et le Poète: Les Beaux-Arts sont amis, et les Muses sont sœurs.

DELILLE.

PRIX: 60 centimes (12 sols).

A TOULOUSE,
CHEZ CASSÉ, LIBRAIRE, PLACE SAINT-ÉTIENNE.
1817.



BELLEGARRIGUE, LIBRAIRE, IMPRIMEUR DE S. A. R. MONSIEUR FRÈRE DU ROI, RUE DES FILATIERS, N.º 31.

L'EXPLOSION

DE LA

POUDRIÈRE DE TOULOUSE (*), POËME.

Dans les airs, tout à coup, avec un bruit terrible, Tonnant, se déchaînant, une tempête horrible A porté dans nos cœurs l'épouvante et le deuil. Quel couple intéressant, ô mort! dans le cercueil Avant l'heure est tombé sous ta faux homicide! Infortunés amans! Gustave! Léonide! De votre affreux destin nous avons tous gémi: A l'aspect de vos maux, eh! qui n'a pas frémi? On tremble au souvenir de ces grandes alarmes; Et moi, bien jeune encor dans un art plein de charmes, Hélas! sur votre tombe apportant mes douleurs, Par votre ombre inspiré, je chante vos malheurs.

Paès des antiques murs illustrés par Isaure, Une île, heureux séjour des Zéphyrs et de Flore, Domine au loin la plaine, et jusques dans les cieux Lève son front chargé de rameaux orgueilleux:

^(*) Arrivée le 16 avril 1816.

Mystérieux abri que la belle Garonne
De ses bras amoureux mollement environne.
La vient penser le sage, et vient rêver l'amant;
Là jadis s'élevait le fatal monument
Où Toulouse, sans crainte, en ce séjour champêtre,
Pour les enfans de Mars préparait le salpêtre.
Mais, hélas! trop souvent, un bandeau sur les yeux,
L'imprudence approcha de ces funestes lieux!

Déjà, pour partager les travaux de son père, Eugène présidait dans l'île meurtrière, Visitait tour à tour ou ses noirs ateliers, Ou l'ombrage alongé de ses hauts peupliers; Et quand l'hiver cessait d'attrister la nature, Quand les bois reprenaient leur riante parure, Ses amis, qu'emportait un désir curieux, Sur un fragile esquif abordaient ces beaux lieux. Et vous, jeunes amans, quel ascendant perfide, Hélas! vous entraîna dans cette île homicide? La crainte du danger n'a pu vous émouvoir.

D'une mère adorée, et l'orgueil, et l'espoir,
Par trois fois six printemps, par l'amour embellie,
Aimable avec candeur, sière avec modestie,
Léonide parut comme la sleur des champs,
Jeune, tomba comme elle après quelques instans,
Gustave l'adorait; le plus doux hymenée
Flattait son espérance, et l'heureuse journée
Qui devait éclairer la sête et leurs plaisirs
Allait bientôt combler leurs amoureux désirs;
Mais vous avez suivi le malheureux Eugène:
A la yoix d'un ami l'on résiste avec peine.

Sous l'ombrage naissant accueillis par l'amour, Vous veniez savourer les douceurs d'un beau jour. Léonide, avec toi, tes compagnes craintives N'osèrent point passer sur les fatales rives: Un noir pressentiment a retenu leurs pas; Mais ta mère un instant ne t'abandonne pas!

On débarque en riant : mille cris d'alégrésse Font retentir les cieux; on bondit, on s'empresse; Leurs chants ont salué ces antiques rameaux, Et l'on brûle déjà de voir tous les travaux, Ces apprêts meurtriers de la fatale poudre Que nous donna l'enfer au défaut de la foudre.

Léonide s'avance, et, d'un œil curieux, Elle interroge tout : sous ces murs périlleux Son amant la suivait ; Eugène était leur guide. On approche, en tremblant, d'un pas lent et timide. Là, sous de lourds pilons qui tombent à grand bruit, Le nitre foudroyant, en poussière réduit, Ici se mêle au soufre ; et le saule tranquille , Et le beau peuplier, ornemens de cette île, Par la hache sapés, par la flamme noircis, A ces grains sulfureux avec art sont unis ; Et, plus loin, sous des murs que le fleuve environne, On dépose avec soin cette poudre qui tonne ; Chaque jour voit grossir cet effrayant amas Que la paix a pétri pour l'heure des combats. Là, tout à ces amans inspire l'épouvante; La mort, sous mille aspects, y paraît menaçante; La terre sous leurs pas tremble d'un bruit affreux, L'onde y filtre captive en ses flancs caverneux,

Se roule sourdement, par de secrètes routes S'avance; et tout à coup, sous ces obscures voûtes, Le flot tombe et bondit, et s'échappe en grondant. Des orbes entraînés la dent presse la dent, Les échos souterrains sans cesse retentissent, Sur leurs essieux roulant les machines gémissent; Tout s'ébranle et se meut : de Cyclopes nouveaux Une troupe dirige et presse les travaux. Ainsi Milton voyait les cavernes profondes Où l'orgueilleux Satan, du Créateur des mondes Impuissant ennemi, sujet séditieux, Fuyant le bras vengeur des habitans des cieux, De ses noirs hataillons excitait l'énergie; Et, les remplissant tous de son fatal génie, Arrachait le salpêtre aux célestes climats, Et hâtait les apprêts de ses derniers combats.

Enfin, pour folâtrer sous les naissantes ombres,
Léonide et Gustave ont quitté ces lieux sombres.
Sous la feuille des bois le chantre du printemps
Essayait, plein d'amour, ses fléxibles accens.
Quel calme! quel beau ciel! à ce couple fidèle
La nature jamais n'avait paru si belle.
Dans les bois s'enfonçant de détours en détours,
De ce riant dédale ils sondent les contours;
Leurs pieds foulent les fleurs, et la mort sur leur tête
Plane, fixe sa proie, et couve la tempête.
Tranquilles cependant, sur la pelouse assis,
Ils pensaient aux beaux jours qu'amour avait promis;
Dans l'avenir douteux ces amans croyaient lire,
Et, s'égarant ainsi dans leur tendre délire,

Hs se font de l'hymen des tableaux enchanteurs, Forment mille projets; et leur bouche et leurs cœurs, Toujours libres devant une mère attendrie, Par les plus doux sermens ont engagé leur vie. Cependant, auprès d'eux, sur les monts d'alentour, Tout renaît, tout sourit aux rayons d'un beau jour. Après tant de malheurs et de longues alarmes, Toulouse, de la paix tu savourais les charmes:

Ah! puissions-nous toujours voir la tranquillité, Comme au milieu des champs, régner dans la cité...

Dieu! quel bruit tout à coup...! quelle horrible épouvante...!
Dieu! quels affreux éclats ...! Dieu! la terre tremblante
Trois fois a retenti sous ces coups redoublés!
Jusqu'en leurs fondemens nos murs sont ébranlés:
Tout tremble, tout frémit; à ces foudres qui grondent
Et les bois, et les monts en longs échos répondent.
Où fuir pour échapper au céleste courroux
Quand la voûte des cieux va s'écrouler sur nous?
Les mortels ont pâli, leur foule consternée.
Attend dans la terreur, et tombe prosternée.
L'un croit voir sous ses pas la terre s'entr'ouvrir;
Il voit l'abîme affreux tout prêt à l'engloutir:
L'autre croit être au jour où le Dieu des armées,
S'avançant au milieu des foudres enflammées,
Terrible, vient juger les coupables humains.

La tempête est passée. Étonnés, incertains Si l'on revoit encor la céleste lumière, Au milieu des débris, des torrens de poussière, On accourt, on se cherche; entre ses bras tremblans Le père, avant de fuir, emporte ses enfans; Interrogeant des yeux la tuile suspendué,
Son épouse le suit, son épouse éperdue
Ne voit que les dangers qui menacent ses fils.
Ils marchent égarés, par la crainte saisis,
Loin des murs entr'ouverts que la foule abandonne;
Le tumulte les suit, l'effroi les environne.

Mais s'élevant de l'île, ou du fond des enfers. Une immense fumée obscurcissait les airs. Les vents ont balancé cette masse imposante; Pareils aux noirs torrens que le Vésuve enfante . En tourbillons épais, ces nuages affreux Roulent amoncelés et montent vers les cieux : Alors tout est connu. Dans l'enceinte fatale Où d'innombrables grains de la poudre infernale Polissaient leur surface et s'échauffaient entr'eux. Vomissant tout à coup ses homicides feux, Le salpêtre a tonné. Soudain un peuple immense Sur ces bords foudroyés en tumulte s'avance; Vers tant d'infortunés, prompts à les secourir, Magistrats et guerriers s'empressent d'accourir. Et vous, ministres saints d'un Dieu plein de clémence; Vous veniez adoucir leur dernière souffrance; Vous apportiez, helas ! à leurs derniers momens De la religion les soins compatissans... Vains secours! vœux tardifs! inutiles prières! Vous n'avez point fermé leurs mourantes paupières! D'un avenir plus doux l'espoir consolateur, En quittant ce séjour, n'a pas ému leur cœur! Sur ce sol qui porta l'infernale matière, Effrayé, je ne vois qu'un immense cratère,

Des arbres fracassés, brûlés, déracinés; Le rivage couvert de débris calcinés. Subitement atteints dans ce vaste incendie. Ah! que de malheureux arrachés à la vie! Au milieu des charbons, s'offrent à mes regards Leurs membres déchirés, confusément épars; Et le sleuve troublé, dans son onde écumante Roule de noirs lambeaux de leur chair palpitante : Tout s'est anéanti. Mais vous, jeunes amans, Ou'êtes-vous devenus dans ces affreux momens? En vain nous vous cherchons, en vain nos voix plaintives De nos cris douloureux font retentir ces rives ; Tout se tait, et la mort s'offre seule à nos yeux. Léonide! Gustave! ô destin rigoureux! C'en est fait ! pour toujours au fond de ses abîmes L'infléxible déesse a plongé ses victimes. Confidens de leur cœur, compagnons de leurs jeux. Une mère, un ami périssent avec eux. Ces amans ont passé comme une ombre légère : Ainsi, sous l'aquilon tombe un lis éphémère; La foudre à leur hymen a servi de flambeau, La couche nuptiale est un affreux tombeau. Était-ce là , grand Dieu! le prix de leur tendresse! Oh! qui consolera, dans sa triste vieillesse, Ce père infortuné, ce malheureux époux Qui perd ce qu'il avait de plus cher, de plus doux? Mais de femmes, d'enfans quelle foule éperdue? Quel tableau déchirant s'offre encore à ma vue? Levant au ciel les mains, appelant à grands cris Leur père, leur époux, et leur frère et leur fils,

Tous implorent la mort, la mort reste infléxible. Ce vieillard... à ses maux il paraît insensible! Doutant de son malheur, accusant le destin, Il demande son fils, et le demande en vain! Plus loin, un fils, trop sûr de n'avoir plus de mère, Soulève, sans pleurer, sa pesante paupière: Un désespoir farouche entrecoupe ses mots; De son sein oppressé de pénibles sanglots S'échappent, et bientôt, dans sa douleur profonde. Il poursuit au hasard sa marche vagabonde : Tel, Oreste, pressé par le remords vengeur, Fuyait, le cœur rempli d'épouvante et d'horreur. Pale, l'œil égaré, quelquefois il s'arrête, Dans ses tremblantes mains laisse tomber sa tête, Et demeure immobile en proje à la douleur. Tout à coup il se lève, et, l'air sombre, rêveur, Il revient à grands pas sur ces rives funestes De sa mère, lui-même, ensevelir les restes. Cour noble et généreux, digne d'un meilleur sort ! Hélas! de ce bon fils, l'impitovable mort Aux plus amers regrets a condamné la vie! Et vous, qui, comme lui, d'une tête chérie Sur ces malheureux hords déplorez le trépas, Où courez-vous en foule? où portez-vous vos pas? La religion parle, et l'humanité sainte A ranimé leur ame, en a banni la crainte. Surmontant la douleur, et retenant leurs cris, Dans un même cercueil ils placent des débris Que l'œil épouvanté ne sait plus reconnaître. Là, parmi ces lambeaux, sont confondus peut-être

D'une jeune beauté quelques restes sanglans! Léonide!... ô douleur! infortunés amans! Je ne puis vous nommer sans que mon cœur soupire, Sans mouiller de mes pleurs les cordes de ma lyre! Cœurs sensibles, venez; touchés de leurs malheurs, Portons sur leur tombeau nos larmes et des fleurs.

Cependant de la nuit les ombres ténébreuses
Dérobent à nos yeux ces scènes désastreuses.
Loin de ces lieux sanglans où règne le trépas
Chacun vers ses foyers a dirigé ses pas:
On rentre. Autour de nous la famille assemblée,
De ses propres périls encor toute troublée,
Écoute nos récits, et donne tour à tour
Une larme au malheur, un soupir à l'amour;
Et la veillée ainsi dans la nuit se prolonge.
On se sépare enfin, on s'endort; mais un songe
Dans notre ame effrayée entretient la terreur,
La nuit de ce désastre a redoublé l'horreur;
Et quand Phœbé s'éclipse, au retour de l'aurore,
On quitte le sommeil pour en parler encore.

